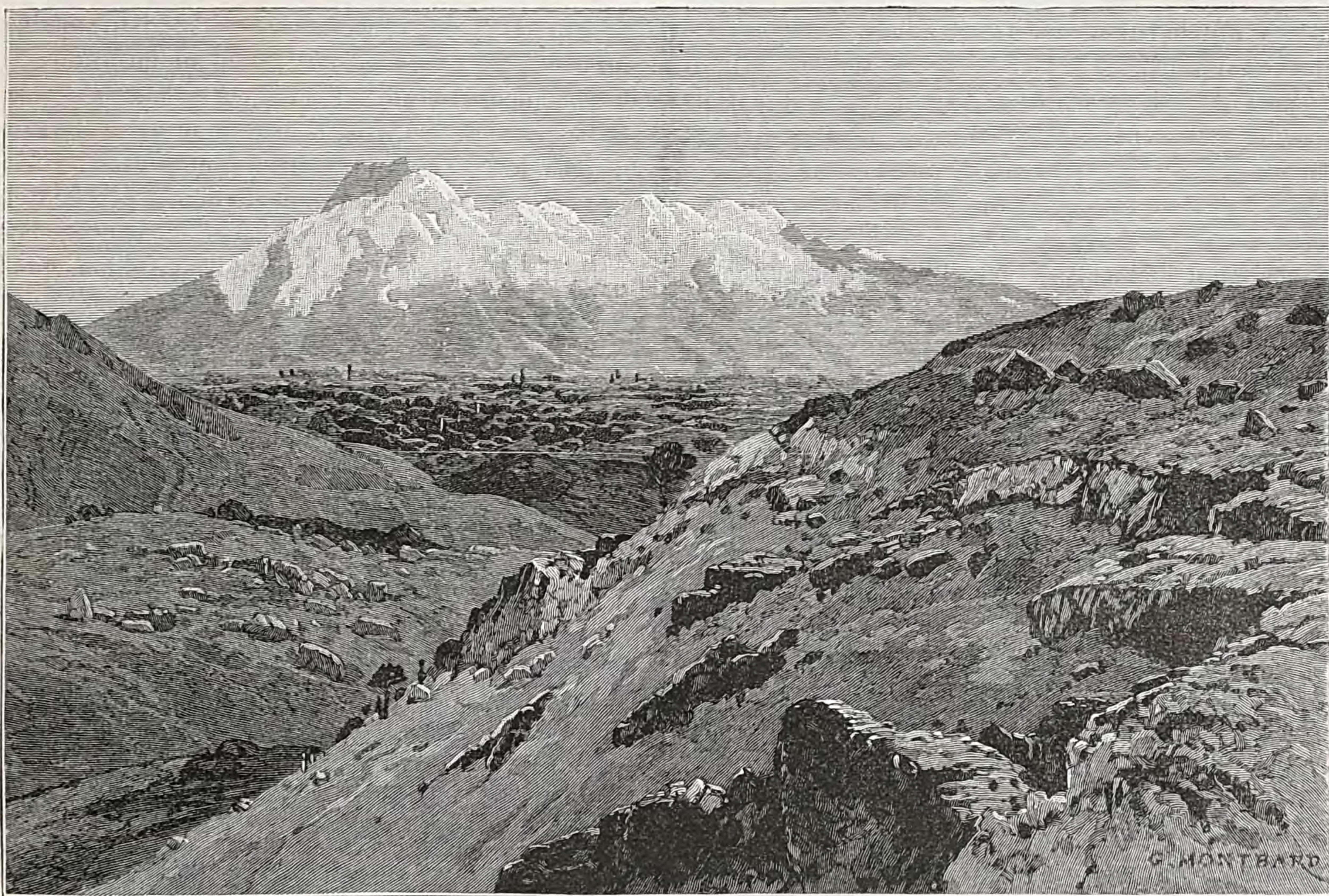




Le Rouvenzori, vu de Karimi (voy. p. 115). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE

(RECHERCHE, DÉCOUVERTE ET RETRAITE D'EMIN PACHA, GOUVERNEUR DE L'EQUATORIA),

PAR M. HENRY M. STANLEY¹.

1887-1889.

XV (suite).

Le drainage principal de la chaîne du Rouvenzori se fait à l'ouest par la Semliki, et au sud par le lac Albert-Édouard. La Katonga, qui se jette dans le Victoria-Nyanza, et le Kafour du Nil Somerset sont tous deux alimentés par les pentes orientales du Rouvenzori. La rivière Minini, tributaire du lac Albert, sort directement de la chaîne à l'extrémité nord.

Pendant notre voyage vers le sud, j'ai compté soixante-six torrents descendus du massif, et se jetant soit dans la Semliki, soit dans le lac Albert-Édouard. L'altitude de celui-ci est de 1 009 mètres, celle du lac Albert de 717, soit une différence de niveau de 292 mètres sur une distance de 240 kilomètres environ. Il faut en conclure qu'outre la vitesse de son courant et ses

rapides, la Semliki compte nombre de cataractes dans sa course d'un lac à l'autre.

Sur une longueur de 65 kilomètres environ, la vallée de la Semliki est une véritable serre chaude; près du lac Albert, le sol, balayé par le vent, est aride; mais entre cette zone et une autre de même nature sur les bords de l'Albert-Édouard la terre féconde est l'une des plus riches du monde. Aussi d'innombrables tribus y défrichent-elles la forêt, cultivant le plantain et la banane dans les clairières. Nulle contrée africaine, y compris l'Ouganda, n'offre une telle abondance de vivres.

Cette plantureuse région forestière est connue sous le nom d'Aouamba, d'après une de ses tribus. Elle est abondamment arrosée et toujours couverte de vapeurs. L'absence des vents, arrêtés par la chaîne, contribue à y maintenir une chaleur égale, favorable à la végétation.

1. Suite. — Voyez p. 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

Où la couche d'humus est légère, comme au pied des montagnes, l'herbe-canne, haute de quatre à cinq mètres, s'étale sur d'énormes étendues. Lorsque cette couche est profonde, la forêt se dresse serrée, abritant un épais sous-bois de jeunes arbres reliés et parfois presque cachés par les lianes et les plantes vivaces. Chaque tronc a sa robe verte de mousse fine et moelleuse, d'où l'eau retombe en perles brillantes; chaque fougère arborescente, chaque branche horizontale, a sa moisson d'éléphantus et d'orchidées; chaque rocher se revêt de lichens, et sa moindre fissure s'orne d'une guirlande fleurie. Les plantes s'élançant de partout, et, sauf sur la paroi verticale d'un bloc récemment remué, mettent sur chaque objet le sourire de leur forme, de leur couleur et de leur grâce.

Vers le sud, les épaisses forêts font place à un vert tapis d'herbes savoureuses. Puis le paysage se transforme encore. Des pentes dénudées qui constituent le flanc méridional du Rouvenzori, la plaine s'étend jusqu'au lac Albert-Edouard, morose, dénudée et déboisée. Seuls des arbres à gomme, comme l'acacia, et une herbe laiteuse, de rigides euphorbes noirs, croissent sur ce sol maigre et saturé de sel.

En résumé, les côtés sud et sud-ouest du Rouvenzori ont leurs saisons alternatives de pluie et de sécheresse, tandis que les côtés ouest et nord-ouest, baignés d'humidité et mouillés d'averses presque quotidiennes, jouissent d'un éternel printemps et renouvellent sans cesse leur verdure.

La crête du Rouvenzori offre une série de cimes et de dents à pans tellement raides, qu'en dépit d'incessantes averses c'est à peine s'il reste quelque neige sur la déclivité.

Toute la chaîne a été sculptée, entaillée, ravinée par les météores.

Le Rouvenzori n'est plus que le squelette de ce qu'il fut jadis. Sa tête a perdu plusieurs fleurons de sa couronne; ses épaules se sont affaissées. Lentement, mais sûrement, la montagne redescend à la place d'où elle fut tirée.

Quelques siècles encore, et le lac Albert-Edouard sera une grande plaine, puis viendra le tour du lac Albert.

Les géographes de cette lointaine époque se frotteront les yeux en découvrant dans quelque vieille bibliothèque les contours des deux Nyanza et de la

vallée qui les relie, tels que je les ai tracés en 1889.

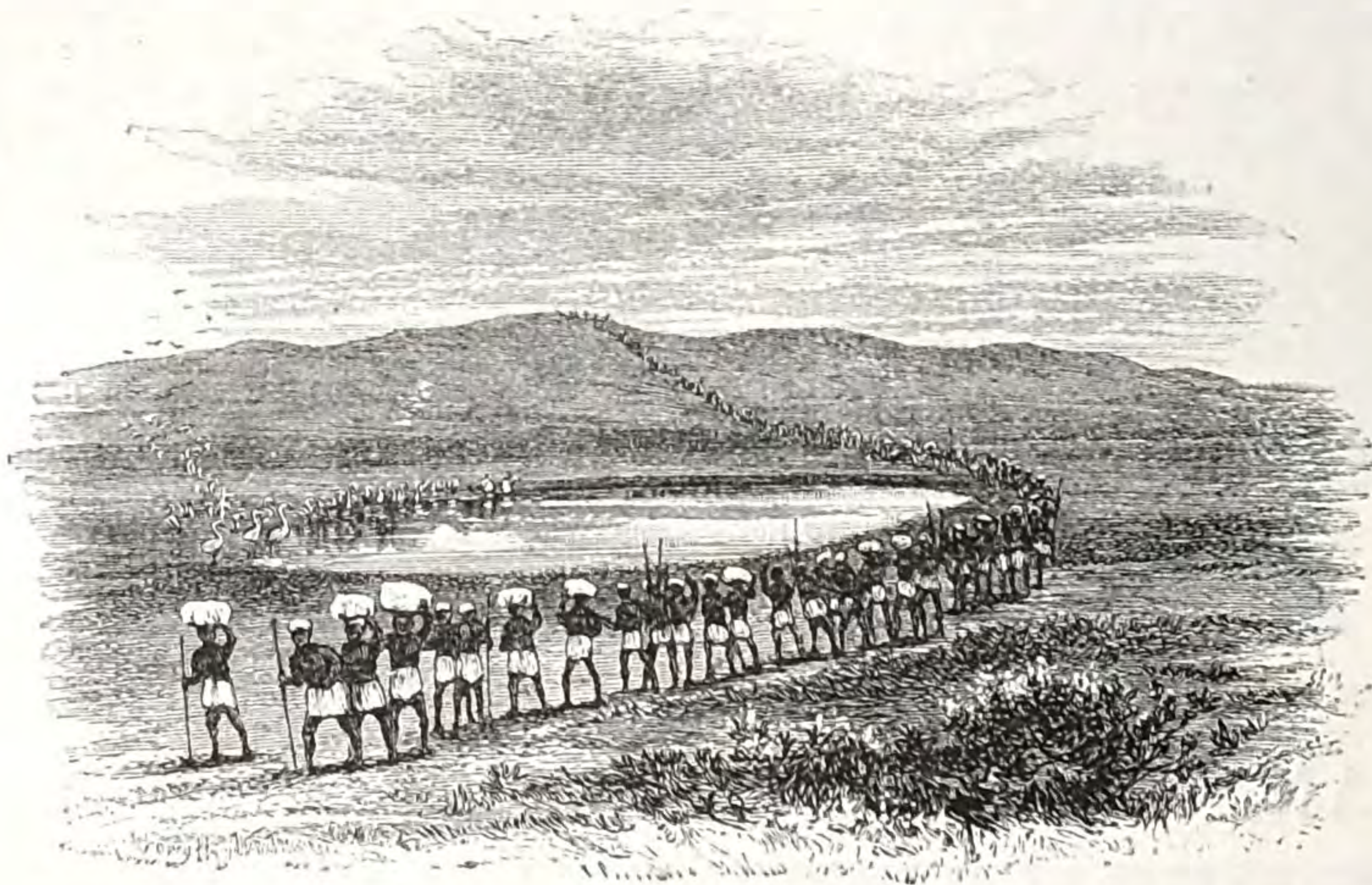
Les trop rapides échappées que nous avons eues sur le « Roi des Nuées », comme les Ouakondjou appellent leur montagne, donnent au spectateur un avant-goût des splendeurs célestes. J'ai toujours observé le même ravissement sur les visages, blancs ou noirs, lorsque, les yeux levés vers ces sommets, demeures du froid et de la sérénité, au-dessus de l'atteinte des mortels, saintement paisibles et purs, chacun demeurerait muet, en un si ardent désir d'exprimer l'admiration, que la parole manquait aux lèvres! Quel étrange contraste entre cette région des lacs, à la température torride, aux plantes gonflées de sève, à l'éternelle verdure, avec sa sauvagerie, ses cris de guerre, ses ruisseaux de sang, et ce fier monarque des monts, enveloppé de son manteau de neige, entouré de sommets innombrables et sombres, prosternés en adoration devant le trône du dominateur sur le visage pâle et glacé duquel est écrit:

« Infini! Éternité! »

XVI

Retrait graduel du lac Albert-Edouard. — Katoué et son lac salé. — Les Ouassongara. — Attaques des Ouara-Soura. — Entrée dans l'Ankori. — Choix d'une route. — Celle de l'Ankori adoptée. — Présents du roi d'Ankori et de la reine mère. — Députation de deux chrétiens ouaganda. — Échange du sang avec Outchoukou. — Seconde députation des chrétiens. — Ma réponse. — Le Nil Alexandra.

En descendant de Karimi dans le



Petit lac salé de Katoué. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

bassin de l'Albert-Edouard, le premier fait dont nous ayons conscience, c'est que nous foulons son ancien fond. Une élévation de 1 m. 50 dans le niveau du lac étendrait ses rives de 8 kilomètres vers le nord, et d'autant vers le sud.

Dans cette plaine de Makara, le nitre et les autres sels déposés par le retrait du lac n'ont pas encore été complètement lavés, l'herbe n'y est suffisamment nourrissante que pour les plus robustes troupeaux; sur la lisière croissent l'euphorbe noir, l'acacia, les buissons d'épines; mais les neuf dixièmes de la plaine sont une véritable savane.

Il fut un temps sans doute où le Rouvenzori n'existait pas. Tout d'un coup l'énorme chaîne s'élança par-dessus les nuages, tandis qu'un abîme béant de 400 kilomètres de long sur 48 de large s'ouvrait du sud-ouest au nord-est. Les pluies tropicales comblèrent cette dépression; le trop-plein de la mer intérieure ainsi formée s'écoula vers le nord. En même temps les alluvions, les éboulis du Rouvenzori exhaussaient le fond du gouffre; un seuil se formait, et séparait la mer

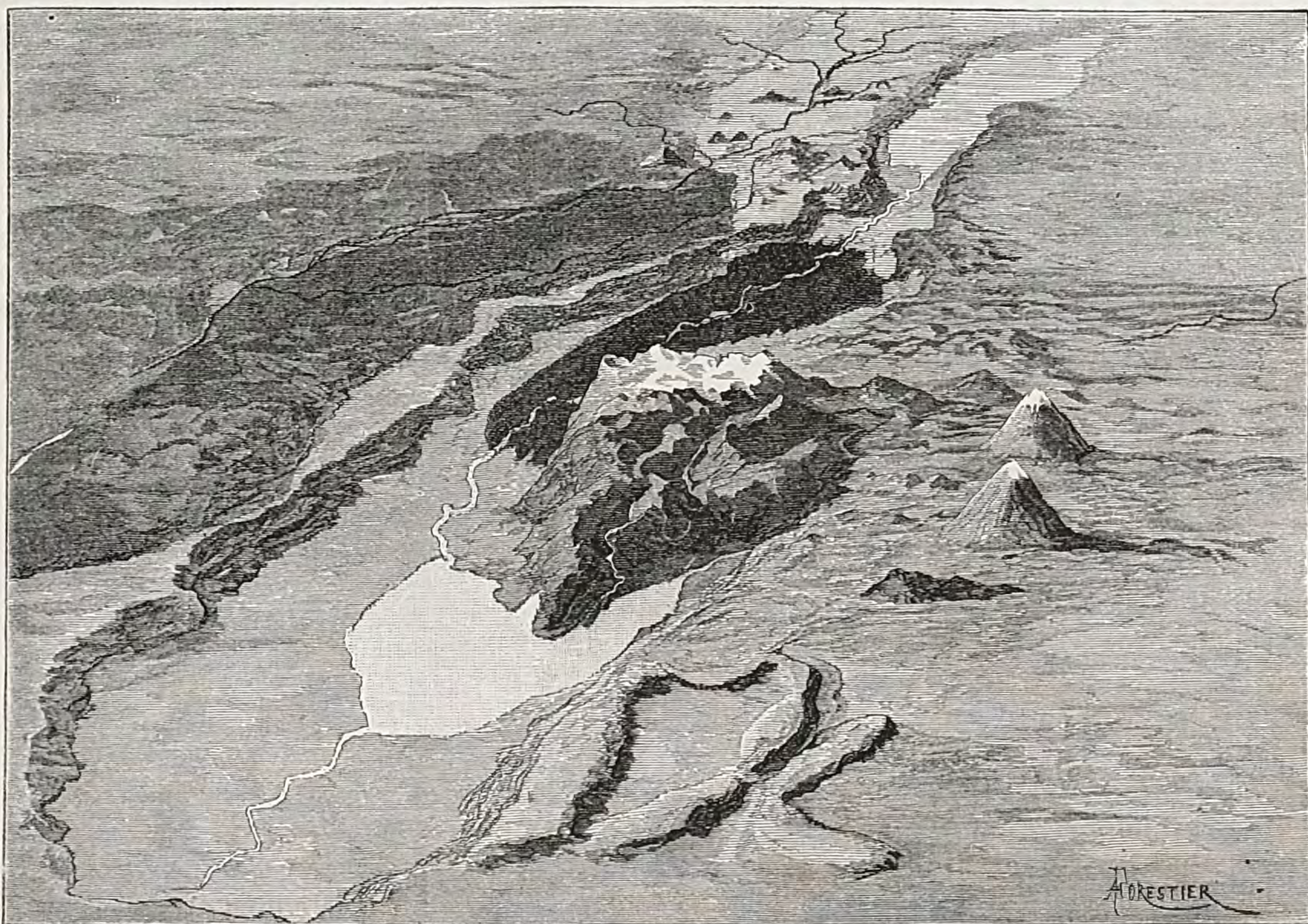
en deux bassins. Puis des traînées d'îles surgissaient, se rejoignaient, et la vallée naissait à l'ardente vie tropicale. Aujourd'hui des dépôts vaseux s'accumulent sur les bords des lacs et les diminuent graduellement.

Nous sommes dans la vaste plaine qui s'étend entre Roussessé et Katoué, et descend, par une succession de terres basses, jusqu'à la rivière de Nyama-Gazani. C'est le théâtre de la razzia de Katikoro, opérée il y a dix-huit ans, et que j'ai racontée dans mon livre *A travers le Continent mystérieux*; le pays fut alors dépouillé de ses magnifiques troupeaux. Depuis ce temps Kabba Réga, avec ses Ouara-Soura armés de mousquets, s'est emparé du pays et s'est adjugé les vaches.

Ses habitants ont déserté en masse ces vastes plaines stériles, couvertes d'herbes brûlées par la sécheresse.

C'est de cette plaine, et du village de Karimi qui en est voisin, que nous aperçûmes et photographiâmes pour la dernière fois le Rouvenzori.

Quelques kilomètres au delà de la Nyama-Gazani, à l'eau pure et fraîche, nous entrions à Katoué, quartier général de Roukara, commandant en chef des Ouara-Soura. Il avait fui la veille avec ses troupes. La ville de Katoué a dû contenir environ 2000 habitants; c'est une agglomération de zéribas entourées d'euphorbes. Elle est assise sur une chaussée herbeuse de 3 kilomètres de long et 800 mètres de large, courant



Vue à vol d'oiseau du Rouvenzori, du lac Albert-Édouard et du lac Albert. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

d'un des deux lacs salés de Katoué à une vaste baie de l'Albert-Édouard.

Des gâteaux de sel étaient empilés en grand nombre sur la rive de ce lac. La température de l'eau est de 25°,5. L'eau, amenée dans les lits très peu profonds creusés sur la rive, laisse par évaporation une couche de cristaux salins durs comme de la pierre, très compacts et ressemblant à du quartz grossier. A distance ces claires ont l'aspect de marais gelés. Dans les intervalles laissés libres, le rivage est bordé de palmiers *oukindou*, de méchants buissons, de roseaux, d'aloès; le petit village de Mkiyo, habité par les sauniers, a même une petite plantation de bananes et quelques champs de maïs ou d'éleusine coracana. Cette mince ligne de verdure au pied de la falaise atténue quelque

peu l'impression de solitude morne et désolée que produit ce lieu désert. Une singularité du lac est sa couleur rouge. Elle provient d'un dépôt semblable à du sang coagulé que je vis flotter sur la surface et entre deux eaux. Des centaines de papillons morts jonchaient la berge.

Le plus grand lac salé est quelquefois appelé Mkiyo, du nom de son village; il a 5 kilomètres de long sur 1 200 mètres de large et 1 mètre de profondeur. Le plus petit, perdu au milieu d'un bassin herbeux, à 3 kilomètres vers l'est, n'est qu'un marais arrondi; il a 800 mètres de bord à bord. Ces deux étangs sont évidemment d'anciennes expansions du lac Albert-Édouard, laissées en arrière par le retrait de la nappe liquide, et dont l'évaporation a peu à peu changé

en eaux très salées des eaux primitivement douces.

Le sel est ici une marchandise de valeur. De tous les pays environnants, on vient le chercher en caravanes ou en canots. Aussi la possession de Katoué, qui commande les lacs, est-elle un grand sujet de jalousie. D'abord sujette des Ouassongora, elle passa ensuite au roi de l'Ankori; le chef insulaire Kakouri en hérita; mais Kabba Réga, entendant parler de cette riche proie, dépêcha Roukara pour s'en emparer.

Des gens venus en canots d'une île située à 5 kilomètres, nous haranguèrent, arrivés à portée de salut, et nous félicitèrent d'avoir mis en fuite Roukara, et d'avoir rendu un si grand service à Kakouri et au monde entier. Ils déclarèrent en terminant que si nous consentions à brûler Katoué, ils regarderaient cet acte comme la preuve que nous n'étions pas des Ouara-Soura. En conséquence, les villages voisins de la rive furent livrés aux flammes, et la bande poussa de bruyantes acclamations.

Lorsque Kakouri parut le lendemain, il nous présenta des chèvres, des poissons, des bananes et des fèves. Quelques chefs ouassongora s'offrirent à nous accompagner. Les Ouassongora sont une belle race; ils rappellent dans les lignes du visage les plus fins types somalis et ouagalla.

Je voulus faire une petite exploration sur le grand lac de Katoué, mais notre canot était trop lourd pour que je m'aventurasse bien loin. Le seul profit que je retirai de ce voyage fut l'inspection complète de la baie et un furtif coup d'œil, au delà du cap de Kaïyoura, sur une étendue informe et vide. Le brouillard profond ne laissait rien distinguer à 5 kilomètres.

Le 20 juin nous quittons Katoué, escortés par un grand nombre de chefs et bergers ouassongora et ouakondjou. Après une étape de 30 kilomètres, nous arrivons au village de Moukougou. Vis-à-vis se profilent la longue île basse d'Irangara et quelques autres plus à l'est. Par échappées apparaissent à travers le brouillard les hautes terres de l'Ouhaiyana, et vers le sud une rapide envolée de la brume nous permet d'entrevoir Kitagouenda, résidence du chef Rouigui. Je sais ainsi que nous sommes à l'ouest de ce bras du lac que nous avons appelé baie Béatrice.

Les huttes des chefs indiquent le degré de culture artistique qu'ont atteint ces peuplades de Moukougou. Une case occupée par le pacha me parut particulièrement remarquable. Elle avait 6 mètres de haut et 8 de diamètre. Précédée d'un portique cintré, la porte en

retraite, qui mesurait 2 mètres de long sur autant de large, était peinte de couleurs brillantes rappelant les ouvrages des anciens Égyptiens. Des cloisons en plâtre, rayonnant du centre à la circonférence, divisaient l'intérieur en segments réguliers, incrustés de figures triangulaires ou à facettes disposées en cordons superposés et aux pointes rouges et noires. La division qui s'ouvrait en avant de la porte était une salle d'audience; derrière la cloison, gaiement décorée, se trouvait la chambre familiale; à droite les pièces destinées aux enfants.

Le lendemain, marchant sur les traces de l'armée et des troupeaux de Roukara, nous contournions la baie Béatrice par l'ouest et par le nord. Le retrait du lac est visible aux flèches d'eau qu'il a laissées dans la plaine.

Le 22 nous approchions du Roukoki, quand nous fûmes attaqués par les Ouara-Soura, que nous repoussâmes. Mais dans l'après-midi nos éclaireurs, suivant leurs traces, s'assurèrent que leurs bandes déjà ralliées

marchaient est-nord-est à travers la plaine. Nos hommes leur expédièrent quelques balles, qui ne firent qu'accélérer leur fuite.

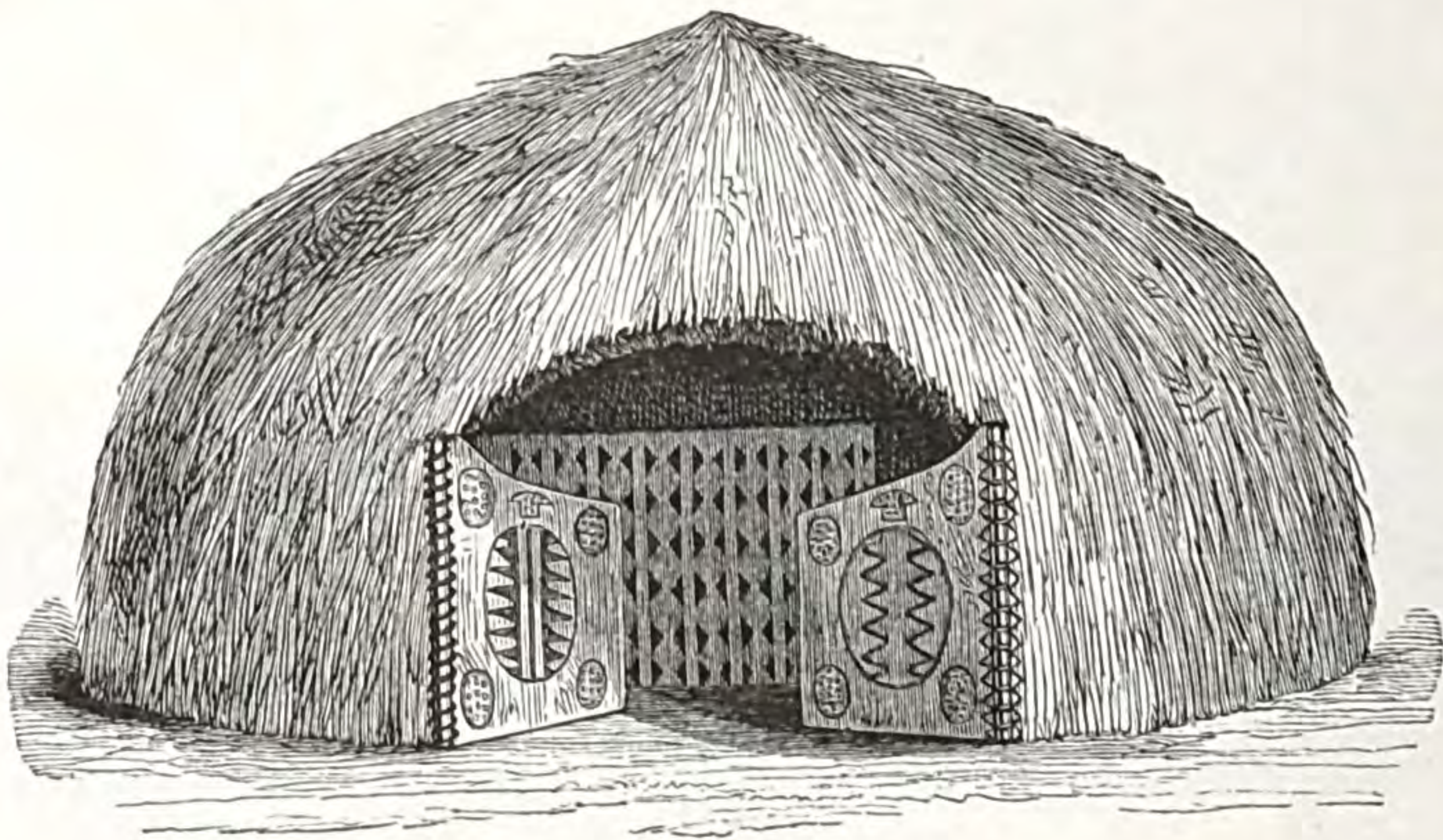
Nous passâmes deux jours de repos à Bourouli. Au moment de quitter cet établissement prospère, nos amis indigènes demandèrent la permission de rentrer chez eux; chaque chef reçut nos présents, et

nous échangeâmes des regrets réciproques.

Le 27 nous nous engageons sur le haut plateau d'Ouhaiyana, qui forme, avec le Toro de l'est, le Kitagouenda et l'Ankori, la muraille orientale du bassin du lac Albert-Édouard. Les Ouara-Soura nous attendaient; ils commencèrent à tirer sur nous du haut d'une colline, mais ils décampèrent bien vite devant l'impétuosité de notre attaque, laissant entre nos mains un solide gaillard, capturé au moment où il allait zigzaguer un de nos éclaireurs. Ils recommencèrent derrière les collines de Kavandaré, mais à la première réplique de nos carabines ils s'enfuirent de tous les côtés. Ce fut là notre dernier engagement avec les alliés de Kabba Réga.

Le 1^{er} juillet nous étions à Kassounga-Nyanza, dans l'Ounyampaka oriental, où j'avais déjà séjourné en janvier 1876. Le roi Boulémo Rouigui, ayant entendu chanter nos louanges par des insulaires de Kakouri qui avaient traversé le lac avant nous, dépêcha des messagers pour mettre son pays à notre disposition.

Le 3 nous arrivâmes à Katari, dans l'Ankori. Nous avions beaucoup de malades, dont moi-même; la fièvre



Hutte près de l'Albert-Nyanza. — Gravure tirée de l'édition anglaise.



Dans les rochers de l'Ankori (voy. p. 118). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

faisait rage dans les rangs, sans égard pour l'âge, le sexe et la couleur; mais si personne ne fut épargné, pas un cas fatal ne se produisit.

Nous longions le pied de la terrasse qui court parallèlement à l'Albert-Édouard, projetant dans l'intervalle, qui varie de 5 à 10 kilomètres, quelques hardis promontoires. J'avais ainsi suivi les côtes nord, nord-ouest, est du lac. Les piroguiers de Kakouri, qui l'ont circumnavigué, m'ont dit ses rives très plates, et plus étendues vers le sud que vers le nord, vers l'ouest que vers l'est. Il recevrait peu d'affluents, bien que dans le nombre il s'en trouve qui sont larges de 6 à 10 mètres sur 60 centimètres de profondeur. Les plus considérables seraient encore ceux de Mpanga et de Nsongui.

La dernière vue que nous eûmes du lac ne fut pas très satisfaisante. A travers un voile opaque de vapeurs il apparaissait comme une plaque de métal mat ou de vif-argent couvert de poussière, borné par la ligne indécise d'une terre couleur de basane.

Le 3 juillet, nos officiers furent convoqués dans ma tente, afin de s'entendre sur la meilleure route pour rejoindre la mer. Nous avions à choisir entre trois : 1° par l'Ouganda et mon ancien trajet jusqu'à l'embouchure de la Katonga : mais, avec Mouanga pour chef, l'Ouganda n'était pas sûr; nous n'aurions que deux alternatives : combattre ou rendre les armes; 2° par l'Ankori dans la direction du sud-est : nous risquions d'être attaqués par les Ouanyankori, alliés des Ouaganda, et par les Ouaganda eux-mêmes; 3° par la base du plateau, en continuant au sud par le Rouanda, pour atteindre Ouzighé et le Tanganyka, qu'il faudrait traverser pour aller d'Oudjidji soit à Zanzibar directement, soit à Quilimane par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze : le voyage serait long, et le Rouanda peu sûr.

Après une discussion animée, les officiers s'accordèrent à me remettre la décision : je choisis l'Ankori. Les instructions furent données en conséquence. Je fis prendre cinq jours de vivres sur les provisions généreusement offertes par les insulaires du Nyanza. Nous retirâmes à nos gens la permission de se pourvoir eux-mêmes, et nos crieurs proclamèrent, en tous les dialectes parlés dans le camp, que l'on ferait un exemple de toute personne surprise à voler dans les plantations ou les villages.

Le 4, tournant le dos à l'Albert-Édouard, nous défilions à travers un pays ondulé, et de terrasse en terrasse nous gagnions Kitété, à plus de 300 mètres audessus du lac. On nous y reçut amicalement au nom du roi Antari. Les messagers du gouverneur Massakouma firent déloger les habitants pour nous donner leur place. Nous étions à peine dans l'Ankori, que nous avions parfaitement compris la situation. Le pays est la propriété du roi sans doute, mais ce n'était pas avec lui seul que nous avions à compter : il fallait y joindre, avec le gouverneur, toute la famille royale, mère, frères, sœurs, oncles, tantes, etc.

Le 7 nous passons en ligne serrée sur le col qui

réunit les chaînes de Denny et de Kinja Magara; puis par un froid glacial nous atteignons le sommet de cette dernière à 1 880 mètres, pour redescendre de 245 mètres sur la face orientale jusqu'au principal village du gouverneur Massakouma.

Ledit gouverneur, qui connaissait nos rencontres avec les Ouara-Soura, nous tint une harangue des plus flatteuses; après quoi ses femmes vinrent nous faire une visite de cérémonie. Elles étaient fort galamment vêtues d'une coiffure de perles avec glands, de colliers, d'épais rouleaux de métal, et avaient un large poitrinal de verroterie très joliment agencé. Puis les anciens vinrent nous saluer, les deux mains étendues, la paume en haut : « Nous vous accueillons avec joie. Nous avons pu voir aujourd'hui ce que nos pères n'avaient jamais vu, les vrais Ouatchouézi, les véritables Ouanyavingui. Regarde-les, ô peuple! ce sont eux qui ont fait fuir Kabba Réga; ce sont eux dont on disait qu'à leur vue les Ouara-Soura montrent le dos et s'enfuient comme s'ils avaient des ailes aux pieds. »

On nous fournit jusqu'à 300 régimes de plantains. Le jour suivant, le vin de banane affluait; les stations voisines nous envoyèrent des députations : il nous fallut encore recevoir des remerciements publics pour avoir battu les Ouara-Soura. Vers le soir les courriers dépêchés à la capitale reparurent avec un message de la reine mère, qui mettait le pays à nos pieds.

On avait fort exagéré notre nombre et nos prouesses. Il est vrai que notre colonne, marchant sur une seule ligne, semblait très importante, et que notre terrible mitrailleuse Maxim contribuait pour une large part à notre influence; les Ouara-Soura avaient fui devant nous en nombre de lieux; le roi de Kitagouenda avait parlé en notre faveur, et combien plus toutes les cargaisons de sel emportées grâce à nous et vendues à bas prix! Mais, si bien disposée pour nous que fût la famille royale, elle n'était pas persuadée que notre grosse troupe ne pût, à un moment donné, devenir un danger pour l'Ankori. Pauvre reine mère! si elle avait pu voir quel poids m'enlevait son message, elle n'eût pas été si inquiète de la façon dont il serait reçu! Car, bien que suffisamment pourvus de verroteries et d'étoffes pour les indigènes, nous étions fort démunis d'objets dignes des potentats qui se croient les rois de l'Ankori!

Le 10 juillet nous arrivâmes à Katara, après avoir passé par une longue vallée sinueuse, entre la chaîne du Denny à droite et celle de Iouanda à gauche. Deux Ouaganda chrétiens, Samuel et Zacharie, vinrent me trouver avec la permission d'Antari et me demander une audience. Le soir, Zacharie me fit le récit des événements étonnants qui l'année précédente s'étaient passés dans l'Ouganda. Le roi Mouanga, fils de Mtésa, avait été déposé par une coalition des chrétiens et des musulmans indigènes. Obligé de fuir, il s'était réfugié, d'abord à Oussoukouma, chez un marchand arabe, puis chez les missionnaires français de Boukoumbi, qu'il avait précédemment expulsés de l'Ouganda avec leurs

confrères des missions anglaises, et entièrement dépouillés, sauf du vêtement le plus nécessaire, paraît-il. Les Français s'étaient établis à Boukoumbi, les Anglais à Makolo, dans l'Oussambiro, à la pointe méridionale du lac.

Kioueoua, frère de Mouanga, élu roi par la coalition, se tourna du côté des musulmans; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux à cause de leurs exigences, et il fut saisi et mis à mort, après quoi les rebelles élurent son frère Karéma. Les chrétiens, étant opposés au nouveau roi, furent battus d'une manière décisive après quelques petits succès; les survivants s'enfuirent chez Antari. Là-dessus, Mouanga s'étant fait baptiser par les missionnaires français, les chrétiens lui offrirent leur soumission, et Mouanga se mit en mesure de reconquérir son royaume. Il était maître des îles du lac et de toute la flotte des embarcations de l'Ouganda, au nombre de plusieurs centaines. En même temps Stokes

s'en était allé à Zanzibar, pour troquer, dit-on, son ivoire contre des carabines et des munitions. C'était pour solliciter notre appui en sa faveur que les chrétiens nous avaient été délégués.

Il eût été fort imprudent d'intervenir; d'ailleurs la mission que je remplissais ne m'en donnait pas le droit. Mais, pour ne pas me brouiller d'emblée avec les Ouaganda, je répondis à mes visiteurs que je réfléchirais à leur proposition, et leur donnerais une réponse en arrivant près du Nil Alexandra.

Nous continuâmes donc notre marche. Le 12, nous passâmes le Rouizi, changé en un marais large d'un kilomètre et demi, et nous perdîmes 24 têtes de bétail. Le même jour, la reine mère et le roi nous envoyèrent force présents et des ambassadeurs ayant mission de nous escorter et de nous procurer le nécessaire jusqu'au Nil Alexandra.

Bien qu'il soit économique de voyager aux frais d'un puissant seigneur africain, la chose a pourtant ses désavantages. Soumis à la taxe forcée, les contribuables s'aigrissent; ils se vengent en nous accablant de plaintes. Et les exigences de nos gens, enhardis par ce privilège, créent toutes sortes d'incidents désagréables. Ici ils s'emparaient des vases où les Ouanyankori gardent le lait et buvaient à même. Or ce peuple regarde comme une grave offense qu'une personne habi-

tuée à faire cuire ses aliments touche une de leursalebasses ou y pose ses lèvres, car cela cause la mort du troupeau et cent autres malheurs. Certains de nos hommes furent accusés de ces crimes énormes, et les bergers, aussi litigieux que des Somali d'Aden, vinrent, pâles de colère, m'apporter leurs récriminations.

Le climat de l'Ankori est très particulier. Les vents froids et orageux, soufflant de l'est, du sud-est et du nord-est, provoquent de nombreuses affections de poitrine. Les toux, catarrhes, maux de tête, sévissent sur la caravane. Nous sommes maintenant en plein hiver; en 1876, j'avais traversé la contrée en janvier, au printemps.

Le 22, après avoir longé l'étroite et sinueuse vallée parcourue par la Namiandja, nous arrivons au village de Viarouha, dans un admirable bassin planté de bananes, parsemé de prairies et de troupeaux. Nous avions eu à repousser, avant d'arriver, une petite atta-

que des indigènes, restés jusque-là si paisibles.

A deux heures nous fûmes rejoints par le prince royal d'Ankori, Outchoukou; il venait faire l'échange du sang et conclure alliance. C'était un jeune garçon de treize à quatorze ans, au regard aimable, un vrai Mhouma de pur type abyssin.

La cérémonie eut lieu le 23, avec un éclat extraordinaire : Zanzibari,

Soudanais et Manyouema étaient sous les armes, rangés sur une colline, à 360 mètres, prêts à nous saluer des décharges de leurs carabines. Le prince et moi prîmes place sur un tapis de Perse étendu sur le sol, nos jambes croisées, nos mains gauches serrées sur les genoux. Les maîtres ès arts s'avancèrent, firent une incision sur notre bras gauche, et, mettant un peu de beurre sur deux petites feuilles qui servaient de godets, y mêlèrent notre sang, échangèrent les feuilles et frottèrent nos fronts avec cette mixture. Le mystère était accompli, sans aucune des manœuvres répugnantes dont l'accompagnaient les tribus du Congo.

Le prince, devenu mon jeune frère, me prit par la main et me reconduisit dans ma hutte, souriant, satisfait de ce qu'il voyait. Je le comblai de joie avec quelques riches étoffes du Caire; un collier de belles grosses perles, offert par le pacha et les dames égyptiennes, leur gagna du coup sa tendresse.

Le feu mis à cinq paquets de cartouches emplît



Village de l'Ankori. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

notre jeune homme d'admiration. Et quand la mitrailleuse parla, la poudre, la pluie des balles, les nuées de poussière qu'elles soulevaient au flanc de la colline, le jetèrent en extase.

Ainsi j'étais publiquement reconnu fils de l'Ankori; je pouvais le parcourir à mon gré, séjourner où bon me semblerait, j'avais libre accès à toute plantation du royaume. Bien plus, le prince jura, au nom de son père, que tout homme blanc pénétrant dans l'Ankori avec ma recommandation serait traité avec la même bienveillance.

Un certain nombre de chrétiens ouaganda étaient venus avec le prince. Ils me donnèrent de nouvelles informations sur les événements de l'Ouganda. Je dis

à Samuel et à Zacharie qu'il m'était impossible de songer à leurs affaires, vu ma mission; mais je les engageai à s'adresser à MM. Stokes et Mackay, et leur promis de parler en leur faveur aux amis anglais. Me voyant résolu au départ, cinq chrétiens me demandèrent la permission de m'accompagner jusqu'à la mer, ce qui leur fut volontiers accordé.

Le 24 nous arrivions à Mavona.

Le 25 nous étions en vue de la vallée du Nil Alexandra, et les deux jours suivants se passèrent à nous transborder sur la rivière, large ici de 110 à 115 mètres, profonde de 3 mètres, d'une vitesse de trois nœuds à l'heure, dans des canots de grossière façon. Puis notre escorte d'Ankori, et les chrétiens ouaganda.



Le petit rhinocéros dans le camp. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

furent congédiés avec des présents qui nous attirèrent force protestations de reconnaissance.

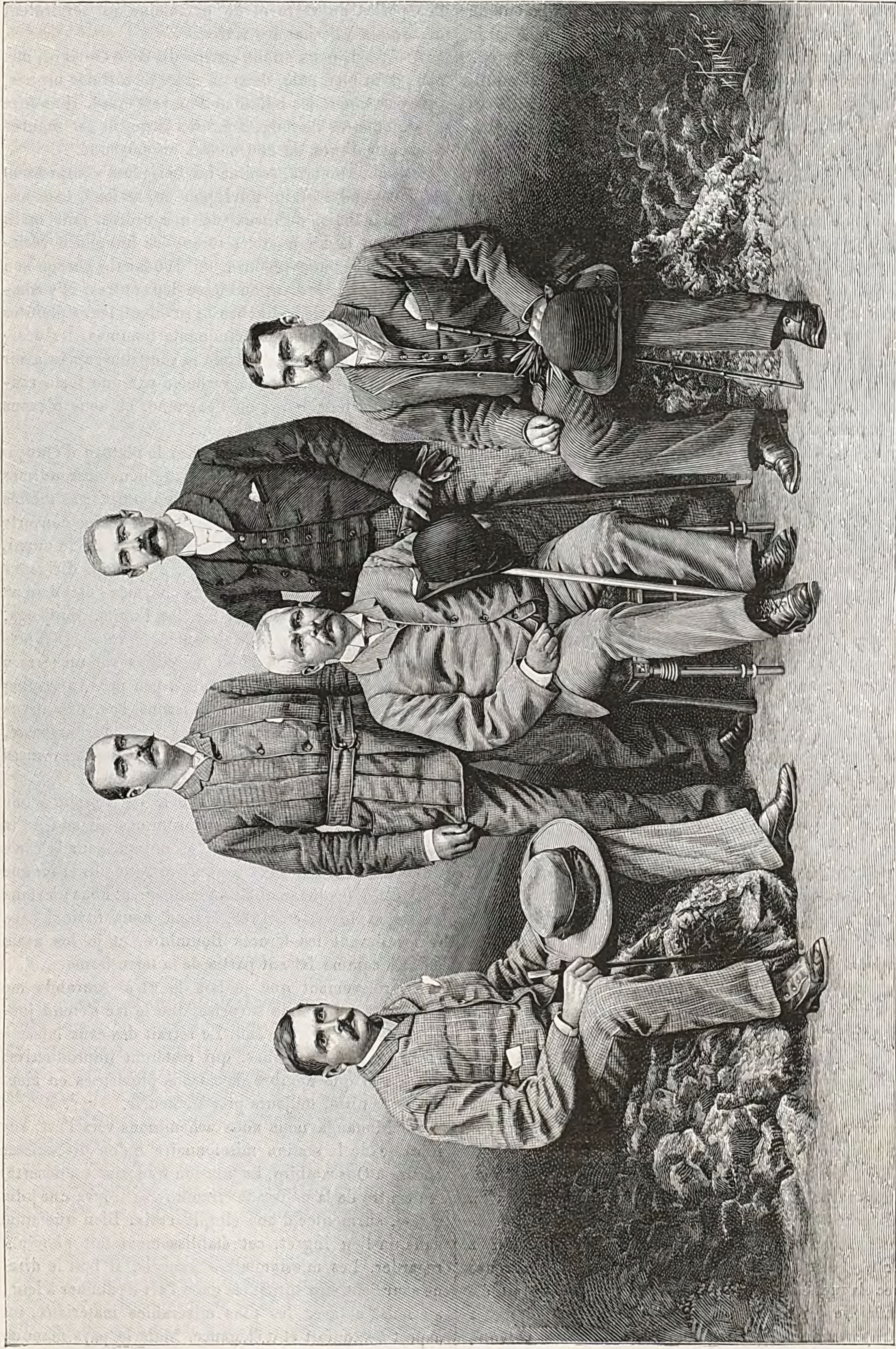
XVII

Le Karagoué. — Un petit rhinocéros. — Nos derniers pygmées. — Le lac d'Ourigui. — Le lac Victoria. — Mission française abandonnée. — Le missionnaire anglais Mackay. — Lutte contre les Ouassoukouma. — A Mpouapoua. — Chez les Allemands. — Arrivée à Bagamoyo. — Le banquet. — L'accident d'Emin à Zanzibar. — Arrivée au Caire.

Ayant passé le Nil Alexandra, nous étions dans le Karagoué; quittant l'étroite vallée de la rivière, nous allâmes bivouaquer à Ounya-Katera, au-dessus de la chaîne de ce nom. Multipliée quarante fois, la vue qu'on découvre du sommet serait tout le Karagoué.

Aussi loin que porte le regard, ce sont de profondes coulières, creusées entre les rampes étroites et longues, drainées au nord par les petits cours d'eau tributaires de l'Alexandra.

A Mtagata, où sont des sources chaudes, dont j'ai parlé dans mon ouvrage *A travers le Continent mystérieux*, nos Nubiens vont à la chasse, car le pays est fameux par ses rhinocéros. Ils réussissent à en tuer quatre, et m'amènent un petit vivant, de la grosseur d'un très beau sanglier. On l'attache à un arbre; il montre tout de suite ses instincts de combativité. Prenant le tronc pour un ennemi, il le charge avec impétuosité, le laboure de la corne qui surmonte son museau. Là-dessus quelque méchant gamin zanzibari lui fouaille les cuisses d'une pointe de



Stanley et ses officiers. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie faite au Caire.

roseau; le pauvre petit pousse un grognement de rage, se retourne et de toute la longueur de la corde s'élance contre son agresseur. Puis il se rue de nouveau contre l'arbre, et avec une véhémence telle qu'il retombe les quatre fers en l'air. Pour mettre un terme à ses misères, je renonce à l'emmener à Zanzibar, et fais mander le boucher et ses aides.

Le 31 juillet, nous sommes à Kirouromo. Il nous faut y laisser la jeune fille pygmée qui est avec nous depuis un an et qui est atteinte d'une maladie chronique. Parke s'était attaché la petite personne par ses manières douces et affectueuses qui font que le plus morose a un sourire pour lui. Elle le servait avec dévouement et s'était constituée la gardienne de sa tente. Quand il s'absentait pour les devoirs de la journée, il la trouvait couchée en travers de sa porte comme un épagneul; elle ne souffrait point qu'un intrus y pénétrât. Elle faisait son ouvrage sans bruit, la seule de son sexe qui n'abusât pas des privilèges qu'on accorde aux femmes dans notre campement. En route elle portait le havresac du docteur, et, en arrivant au bivouac, s'activait comme une abeille, ramassant du bois et préparant la tasse de thé réconfortante qu'après de patientes leçons elle avait reconnue nécessaire au bien-être de notre camarade. Nous avons encore au camp un spécimen de sa race, le jeune serviteur d'un officier; il ne parle jamais qu'à son maître, mais au bivouac il est toujours le premier à trouver du bois et à faire du feu. En marche, quoiqu'il ait son fardeau comme les autres, il ne paraît jamais fatigué; jamais il n'a causé le moindre mécontentement. Quand il s'est ramassé une bonne provision de combustible, si quelque grossier malandrin vient à s'en emparer, ses regards seuls expriment sa détresse, puis il se remet tout de suite à l'œuvre: le temps est trop précieux pour qu'il proteste contre l'inévitable. Les pygmées donnent ainsi par leur conduite une preuve de leur proche parenté avec les plus nobles et les meilleurs parmi l'espèce humaine.

Continuant notre voyage sur les chaînes herbeuses qui forment d'étroites vallées parallèles courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est à travers le Karagoué tout entier et le Rouanda plus à l'ouest, nous arrivons en trois étapes à Kafourro, ancien repaire favori des traitants arabes.

Le Karagoué, où règne maintenant Ndagara ou Ounyagoumboua, un jeune garçon de seize ans, nous accueille aussi bien que l'Ankori. Le roi de l'Ouganda exerce une grande influence dans le pays, et il y est très redouté.

Le 11 août nous sortions du Karagoué. Les pressantes recommandations de Ndagara nous valurent un bon accueil dans l'Ihanguiro, où l'on nous escorta, de village en village, jusqu'à la station de Kavari. Mais à partir de là c'en était fait de l'hospitalité généreuse avec laquelle la caravane des chefs blancs avait été accueillie depuis l'Albert-Nyanza. Donc je procédai à la répartition entre tous, hommes, femmes et enfants,

des perles de verre et de porcelaine qui serviraient désormais à l'achat des vivres.

A Kavari, nous étions en vue du lac d'Ourigui, aux eaux d'un bleu pâle, dans un cadre de collines brunes, que parsèment des buissons d'un vert foncé. Il mesure 40 kilomètres de long, 2 à 5 de large, et est dominé par des collines de 360 mètres en moyenne.

Près de Moutara, comme les indigènes s'empressent de nous vendre grain, miel, poisson, maloué, bananes, nos Soudanais, oublieux de nos ordres, font main basse sur la bière et les fèves; les indigènes réclament: pour toute réponse, un Soudanais charge son remington, en tue un, en blesse deux autres. N'y comprenant rien, les indigènes m'envoient leurs plaintes par une députation de cinquante hommes. Ils désignent Fath el-Moulla comme le coupable; après avoir vainement proposé de le racheter par une forte rançon, je le leur livre; on l'entraîne, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Quittant le lac, nous gravîmes le plateau d'Ounya-matoundou; puis, passant à Ngoti, nous descendîmes le versant oriental du plateau; il aboutit, 275 mètres plus bas, au pays d'Ouzindja, sur une plaine couverte d'acacias moribonds. Puis nous arrivons à Kimouani, capitale du chef Kadjoumba, et nous nous dirigeons vers le sud. Bientôt nos regards charmés s'étendent au loin sur le lac Victoria, et les îles Ikouta, Madjinga, Sossoua, Roumando et Maissomé.

Les jours suivants, nous marchons sur un terrain dont les eaux se retirent depuis à peu près vingt-cinq ans, et que recouvrent des buissons bas, dépourvus de feuilles en cette saison. Le sol est dur, crevassé, blanchi en plusieurs endroits par des efflorescences nitreuses.

Le 20, nous passons de la baie de Kissaho à une autre baie près d'Itari. Nous sommes au sud de la côte occidentale, telle que je l'ai indiquée sur la carte de mon premier grand voyage. On peut voir la longue chaîne des îles qui semblent s'imbriquer: nous n'avions pu les explorer, en 1875, quand nous fuyions sans rames devant les féroces Boumbiré, et je les avais portées comme faisant partie de la terre ferme.

Le relèvement que je fais le 21 à Amranda me montre, à ma grande surprise, que le lac s'étend jusqu'à 2° 48' de latitude sud. Le retrait des eaux laisse à sec d'immenses plaines, qui resteront improductives jusqu'à ce que nombre de saisons pluvieuses en aient enlevé le nitre, toujours prêt à effleurir.

De Mouanga nous nous acheminons vers l'est, sur la route de la station missionnaire qu'on dit exister encore à Oussambiro. La mission française est déserte. Au centre de la palissade circulaire se trouve une jolie église, surmontée d'une simple croix. Bien que situé dans un lieu ingrat, cet établissement fait plaisir à regarder. Les missionnaires français, il faut le dire, ne sauraient être surpassés dans l'art de donner à leurs stations, et avec les plus misérables matériaux, un aspect de confort et d'élégance. Mais le pays manque

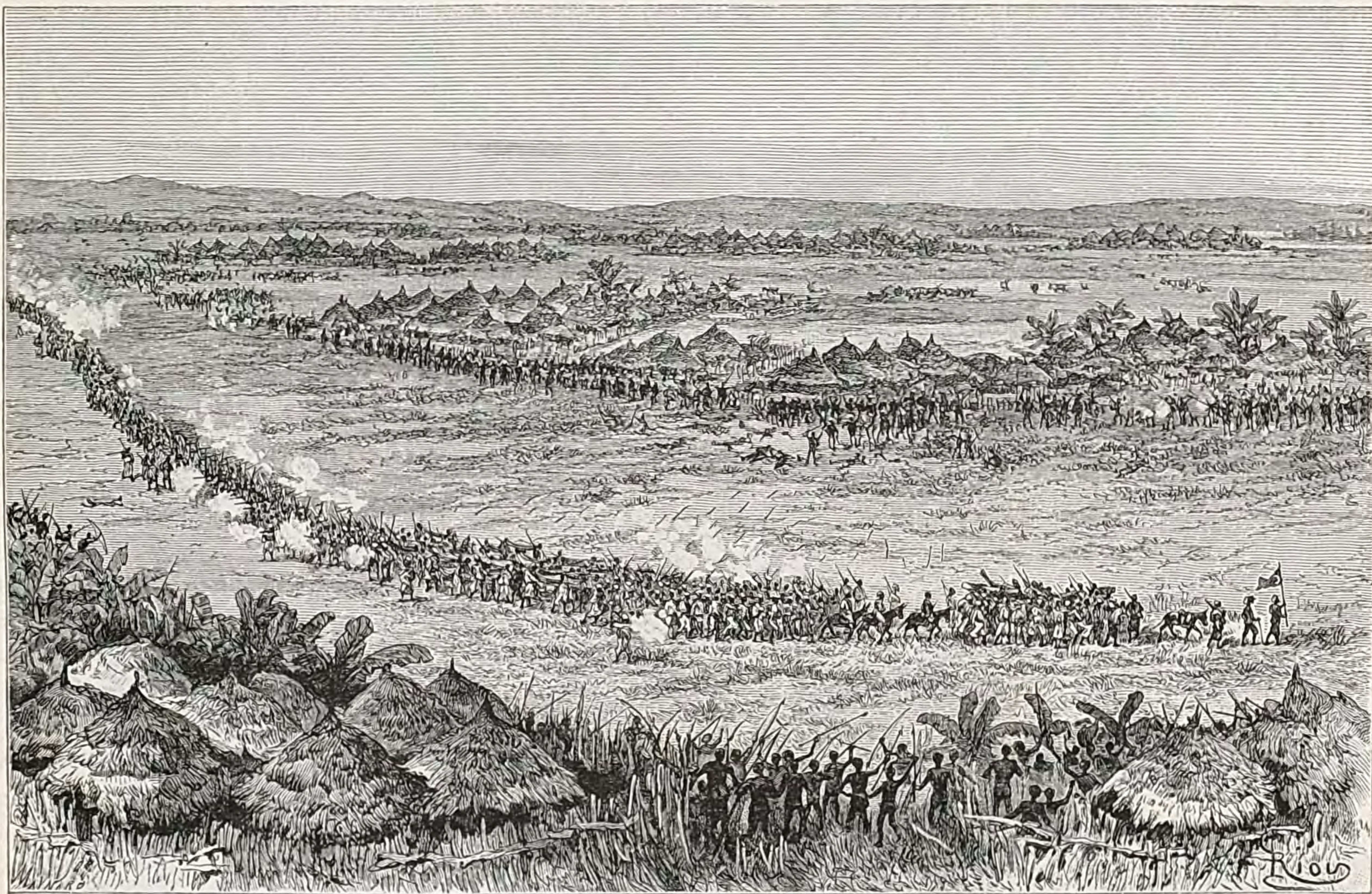
d'eau, et de plus il est peuplé par les pires des Ounya-mouézi. Aussi les missionnaires ont-ils reçu l'ordre du départ avant que la station fût complètement achevée.

Le lendemain nous arrivions chez le missionnaire anglican Mackay : sa station est construite dans une morne solitude, à la base d'une colline qui descend en pente douce vers une prairie marécageuse, au delà de laquelle brillent les eaux d'une longue baie du Victoria-Nyanza. M. Mackay se présente : c'est un petit homme, à barbe abondante et brune, cheveux châtain, costume de toile blanche, chapeau tyrolien gris.

La station est prospère ; on devine partout le travail persévérant, sans repos. Dans la cour, un grand atelier, bien installé, plein d'outils et d'instruments ; des for-

gerons sont en train de river une chaudière à vapeur ; d'autres réparent un canot ; à côté, une fosse à scier le bois ; tout autour sont empilées des billes de bois ; plus loin, des perches à palissades. Ailleurs, les étables et les parcs à chèvres : des poules, par vingtaines, y picorent des grains microscopiques. M. Mackay a des milliers de livres. Au milieu de tant de bouquins, de négrillons, d'ouvriers à conduire, il n'a pas le temps de s'ennuyer, ni de trop s'étendre sur ce qui l'entoure, désastres, tristesse, désespoir, solitude.

Notre séjour à la station des missions se prolongea du 28 août au 17 septembre. Tous les Européens de l'expédition se trouvèrent on ne peut mieux de l'aimable société, d'une nourriture régulière autant que



Notre rencontre avec les Ouassoukouma. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

bien préparée, et surtout du repos complet. Le jour de notre départ on nous offrit un repas somptueux. Le missionnaire que nous quitions ainsi ne devait plus, hélas ! vivre longtemps. Il est mort au commencement de février. Comme Livingstone, il a voulu rester à son poste. Cependant je l'avais fortement pressé de nous accompagner à la côte.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur les régions situées entre le lac Victoria et Bagamoyo. Ce qui est écrit, ailleurs, il est inutile de le répéter, dit-on.

Les missionnaires français m'ont affirmé que depuis leur arrivée à Boukoumbi, c'est-à-dire depuis onze ans, la hauteur du lac a déchu de 90 centimètres. Oukérouté, autrefois île, est aujourd'hui une presque île. En admet-

tant que le retrait se soit fait depuis longtemps dans les mêmes proportions, il a fallu cent quatre-vingt-trois ans au Nyanza pour baisser d'environ 15 mètres. Il avait ainsi en 1706 environ 64 000 kilomètres carrés. La découverte de son expansion sud-occidentale met aujourd'hui, autant que j'en peux juger, sa superficie à 42 600 kilomètres carrés.

Nous eûmes quelques luttes à soutenir, dans nos premières marches, contre les Ouassoukouma de Malissa, chef du district très peuplé d'Ikoma, où j'espérais acheter du jambon, du lard, diverses provisions exotiques emmagasinées par M. Stokes, traitant d'ivoire, ami de Malissa.

Le 20 septembre, à quatre heures de l'après-midi, trois grandes troupes s'avancent, de l'est, du nord

et du sud, faisant mine de nous attaquer. C'était le moment d'en appeler à la mitrailleuse. La troupe du sud s'avancait le plus près de nous. On avait déjà tué un de ses tireurs, quand le maxim lança dans leur direction son jet de 150 cartouches. Pas un naturel ne fut atteint, mais la longue portée et l'averse des balles suffirent : tous s'éclipsèrent.

Au centre du district d'Ikoma s'élève une colline, qui fut sans doute jadis une île du lac Victoria ; il n'en reste que l'ossature, traînée de gneiss gris, grands monolithes, caillasses, énormes roches. A leur ombre, partout où il se trouve un espace ouvert, s'est groupée une population d'environ 5 000 âmes. Et à portée d'un coup de feu, d'une sonnerie de cor, ou même d'un cri humain, de nombreux hameaux parsèment la plaine, chacun entouré de sa haie d'euphorbes. Sous la protection de cette forteresse, le pays est riche et prospère, à en juger par les nombreux bœufs, moutons et chèvres qui paissent la plaine.

Le 21, nous reprenions la marche, harcelés de nouveau par les Ouassoukouma. Ayant essayé de parlementer avec un des leurs, nous faillîmes être victimes d'un véritable guet-apens. Nous ne pûmes jouir d'un peu de repos que le 24.

Le lendemain, à notre entrée à Si-Nyanga, les femmes nous accueillirent

avec des *louloulou*. On avait eu vent de notre « petite guerre » avec les Ouassoukouma ; les vieillards nous félicitèrent d'avoir donné une brossée à cette racaille, non moins désagréable aux voisins qu'aux étrangers.

Le 4 octobre, nous entrons dans le boma de Stokes. La capitale de son ami Mittinguinya est à 1 kilomètre de distance, enceinte carrée en glaise et torchis, à l'abri des balles, et capable de tenir très longtemps. Bonne précaution, car le chef est toujours en lutte avec ses voisins. Nous restâmes huit jours chez lui, et nous eûmes la chance de trouver sans querelle vingt porteurs nouveaux pour voiturier nos malheureux Égyptiens.

Le 17, nous fîmes notre entrée à Ikoungou. Deux missionnaires français, les Pères Girault et Schintze, malades et désireux de se rapatrier, demandèrent à profiter de notre escorte jusqu'à la mer.

Le 8 novembre, nous quitions l'Ougogo. Ce pays,

troublé par toute sorte de désordres, et d'où s'échappent comme des essaims de vermine qui font damner le voyageur, est aujourd'hui aux Allemands. Je souhaite qu'ils puissent apporter quelque amélioration à l'état présent des choses ; mais je doute que l'Ougogo devienne jamais le beau séjour de repos et de bienveillant accueil que j'avais rêvé d'en faire.

Deux jours de marche nous amènent à la station allemande de Mpouapoua, où nous accueillit le lieutenant Rochus Schmidt, installé depuis un mois par le major Wissmann, commissaire impérial de l'Afrique orientale allemande. Schmidt avait déjà construit des parapets en fer autour d'un petit fort qui contenait 100 Zoulou.

Le 23 novembre, nous étions à Simbamouenni, bourg

de 400 cases coniques qu'entoure une muraille de boue. Pendant la halte du lendemain, le lieutenant Schmidt accompagna Emin Pacha dans une visite à la mission française du Saint-Esprit. Les bons Pères débutent à Morogoro avec la vigueur réfléchie qui a déjà rendu fameuse leur station de Bagamoyo ; ils ont planté des orangers, des manguiers, des bananiers, des caféiers ; ils récoltent la vanille et la cannelle, presque tous les fruits du tropique ; un cours d'eau claire et abondante arrose



Village dans les rochers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

le petit domaine. Le lieutenant Schmidt fut fort surpris de constater que les bons religieux, tout absorbés par leurs devoirs quotidiens, ne savaient rien d'Emin ni de mon voyage.

Le 27, arrivée à Ounguerenguerri, où nous reçûmes enfin quelques lettres ; je pus me rendre compte des fausses nouvelles que l'on avait répandues sur nous.

Le lendemain nous étions à Msoua. Tandis que nous y faisons halte, arriva le baron de Gravenreuth avec 100 soldats. Bientôt après s'introduisirent deux correspondants de journaux américains. Nous nous réunîmes avant de partir dans un banquet.

Dans la soirée du 3 décembre, comme nous conversions au clair de la lune, nous entendîmes un coup de canon. C'était la retraite à Zanzibar, et tout aussitôt les Zanzibari poussèrent d'assourdissants cris de joie : ils savaient maintenant qu'ils étaient au bout de leur

long voyage à travers l'Afrique. Les Égyptiens et leur suite de faire écho, comprenant que le lendemain ils verraient l'océan, sur lequel ils seraient, en tout confort et toute sécurité, transportés jusqu'aux rives du Nil, leur futur séjour.

Au bac de la Kingani, le major Wissmann vint à notre rencontre. Sur la rive droite nous trouvâmes des chevaux sellés; je remis le commandement de la colonne au lieutenant Stairs, et avec Emin Pacha je fus conduit à Bagamoyo par MM. Wissmann et Schmidt. Les rues étaient décorées de palmes; nous reçûmes les félicitations de citoyens baniens et hindous. En arrivant à la place du quartier général, nous aperçûmes à

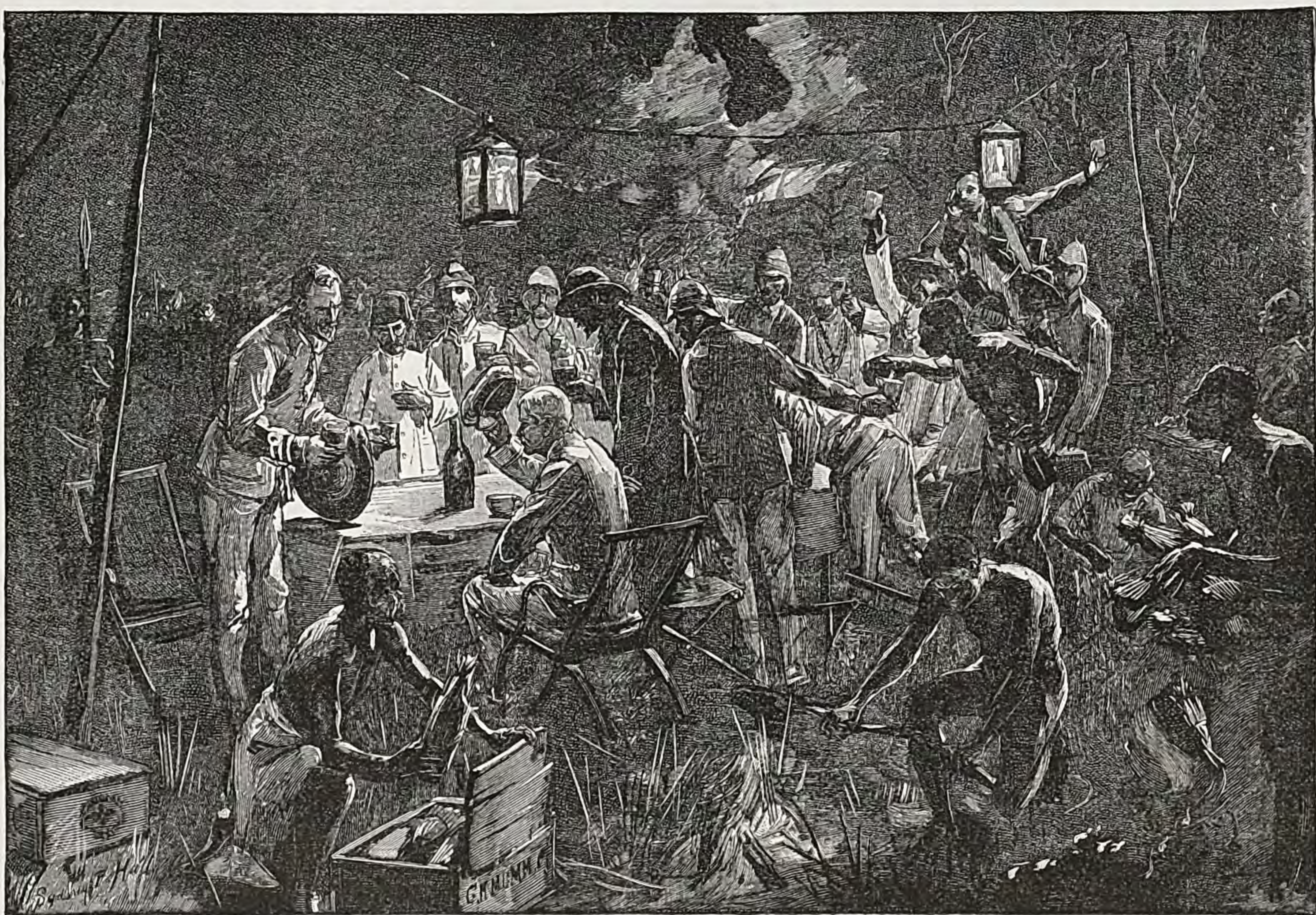
gauche, tout près, la mer des Indes ondulant doucement, vaste étendue du bleu le plus pur.

« Là, pacha, m'écriai-je, nous sommes arrivés!

— Oui, grâce à Dieu », fit-il.

En même temps, la batterie tonna, annonçant aux vaisseaux à l'ancre que le gouverneur de l'Équatoria venait d'entrer à Bagamoyo.

Une excellente collation nous fut servie au mess des officiers allemands. A quatre heures, notre colonne, en très bon ordre, fit son entrée dans la place. Nos gens furent menés dans des huttes préparées sur la plage. Les uns après les autres, et pour la dernière fois, les pagazi déposèrent leurs lourds fardeaux et la



Banquet à Msoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

longue suite de hamacs dans lesquels ils portaient les malades de tout âge et de tout sexe.

A sept heures trente, banquet dans une véranda, couverte en palmeraie. Il y avait 34 convives. Un triomphe que ce dîner! Vins à la glace, et du plus heureux choix; sans le sauerbrunn, que je ne ménageai point, il m'eût été bientôt impossible d'en apprécier le mérite. A neuf heures, discours; le major Wissmann porte nos santés: je réponds; Emin parle après moi, et dit, d'une voix claire et sonore, toute sa reconnaissance pour l'Angleterre et l'Allemagne.

Une gaieté communicative animait l'assistance. Le pacha, on ne peut plus jovial et heureux, errait d'un bout de table à l'autre, échangeant des propos allègres avec le docteur Parke et les autres convives. J'écoutais

le récit que me faisait Wissmann de la campagne sur la côte orientale. Voilà que mon garçon Séli me glisse à l'oreille que « le pacha a fait une chute ». « Sans doute il aura trébuché contre une chaise », pensai-je; mais Séli continue: « Il est tombé de la véranda dans la rue et s'est dangereusement blessé ».

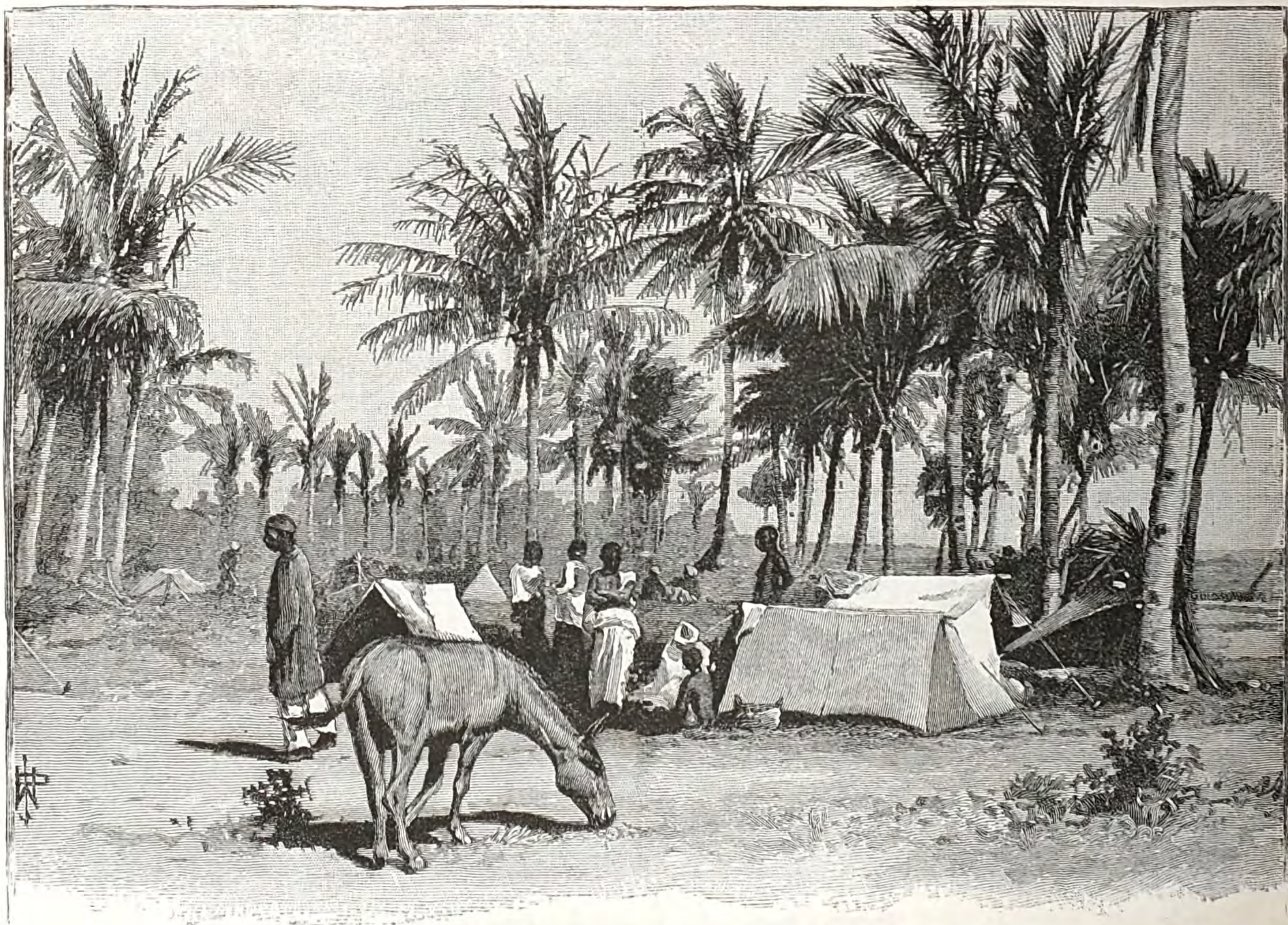
Le banquet est oublié. Nous courons dehors. A vingt pas de l'endroit où Emin était tombé s'étalaient deux larges flaques de sang. On avait emporté dans l'hôpital allemand le pacha, après lui avoir donné les premiers soins. Je me hâtai de suivre mon guide. Emin, couché à demi déshabillé, avait des linges mouillés sur tout le côté droit de la tête. On souleva un coin de la charpie, et je vis l'œil fermé par un amas de tissus gonflés; le sang coulait par l'oreille.

Personne n'avait vu l'accident; l'impression générale était que le pacha, qui depuis deux ans est à moitié aveugle, avait dû se pencher trop brusquement sur le bord de la véranda pour mieux voir les indigènes qui dansaient au clair de lune; ne se rendant pas compte de la hauteur, il s'était trop avancé, et, glissant sur le toit en zinc, il était tombé d'une hauteur de quatre mètres sur le trottoir et de là dans la rue. Le lieutenant Rochus Schmidt, immédiatement informé, trouva le pacha sans connaissance et lui jeta de l'eau froide sur la tête; mais, ne pouvant le faire revenir à lui, il donna l'ordre de le transporter à l'hôpital.

Il n'y eut à Bagamoyo Européen qui ne fût navré de

cet accident. Aucune manifestation bruyante, mais tout le monde était désolé que le retour d'Emin vers ses compatriotes et amis lui eût été si funeste, après une absence de quatorze années. La joie universelle était changée en tristesse.

Le 6 décembre, nous partîmes sur une flottille, composée de sept navires, le cap sur l'île de Zanzibar. Dans la matinée j'avais été visiter Emin. Il souffrait beaucoup. Cependant, je l'avais trouvé bien mieux qu'on ne le pensait. Il me paraissait évident que le crâne n'était pas fracturé. C'était aussi l'opinion de Parke, bien que deux chirurgiens allemands eussent déclaré qu'il y avait fracture à la base. En pareil cas les guérisons



A Bagamoyo, sous les palmiers. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

n'étaient que de 20 pour 100. « Or ça, pacha, vous n'avez pas envie de mourir ici, j'espère? lui dis-je.

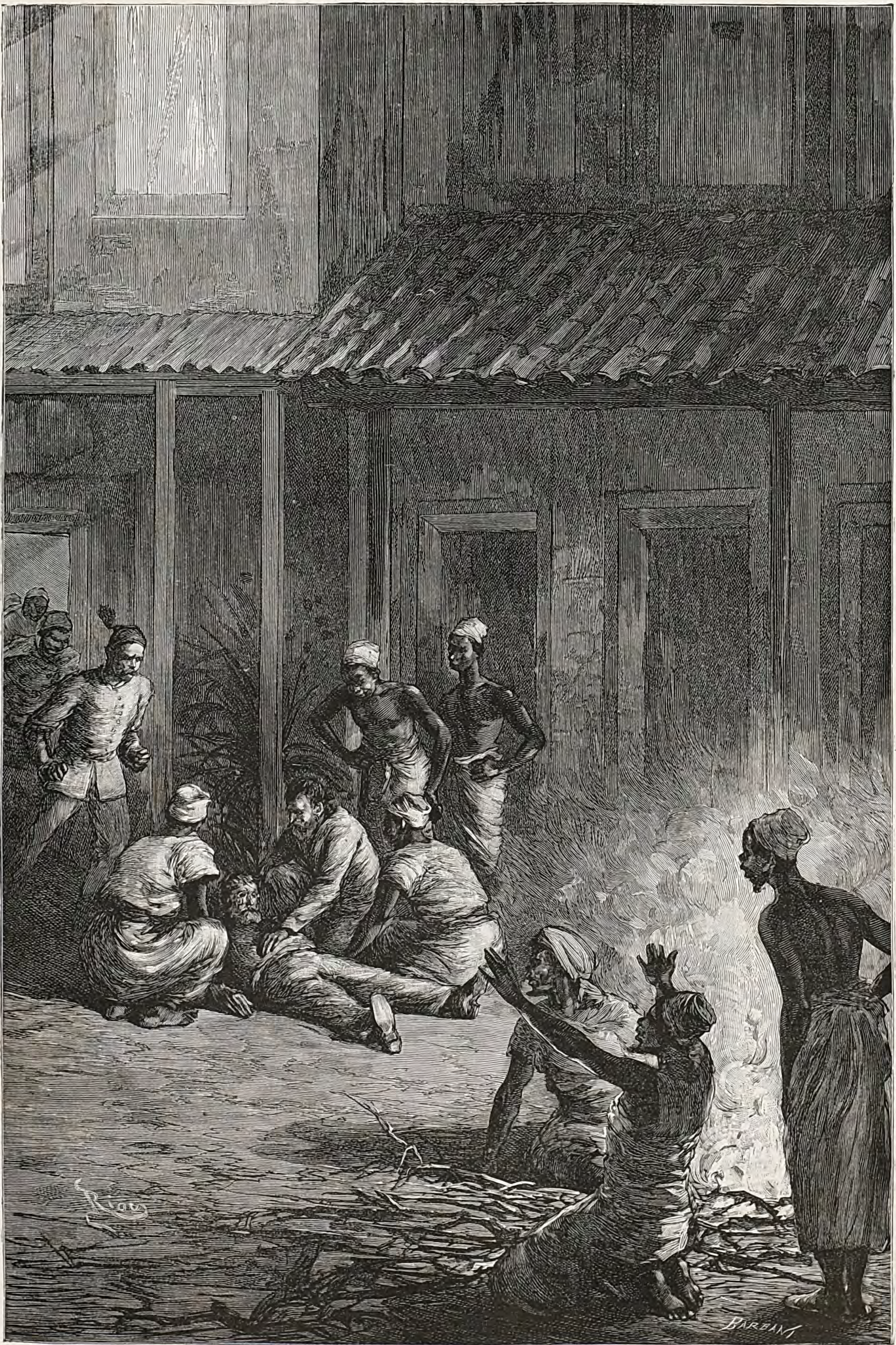
— Oh non! Je n'en suis pas là (et il branla la tête).

— Pour ce que je sais, pacha, je suis du même avis. Qui aurait la tête fracturée ne la remuerait pas comme vous. Adieu. Le docteur Parke vous soignera jusqu'à ce que vous lui donniez congé, et j'espère qu'il me transmettra tous les jours de bonnes nouvelles. »

On m'a conté que Parke eut à supporter beaucoup d'ennuis. A la fin, tombant malade lui-même, et sa vie étant en danger, il fut transporté à l'hôpital français de Zanzibar, où son cas sembla d'abord désespéré, comme naguère celui d'Emin. Heureusement qu'il réchappa de la grave affection gagnée en veillant Emin.

Mais dès ce moment Emin avait été confisqué par les Allemands. Entre les messieurs de Bagamoyo et moi les rapports se tendirent de plus en plus, et finalement mon garçon Séli, revenant d'une visite qu'il avait faite au pacha de ma part, déclara que, s'il y retournait, on lui ferait promptement son affaire. Depuis onques n'ai reçu ni lettre ni message d'Emin; mais j'ai appris, en terminant mon livre, qu'il venait d'entrer au service du gouvernement allemand dans l'Afrique orientale. Il semble avoir oublié promptement tous ses compagnons de l'Equatoria. Vita Hassan, son acolyte le plus dévoué, reçut une lettre l'avisant de se tirer d'affaire tout seul, lui et les autres.

Et le pauvre Choukri Agha, fidèle jusqu'à la fin, me



La maison et le balcon d'où est tombé Emin (voy. p. 125). — Dessin de Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

demandait, les larmes aux yeux, ce que cela voulait dire.

A Zanzibar, nous fûmes l'objet de tant de politesses et de bons offices, que nous remplirions des pages rien qu'à les mentionner. L'agent de la Compagnie ayant calculé ce qui était dû aux survivants de l'expédition, on forma un fonds complémentaire de 25 000 francs, ce qui permit d'ajouter au paiement de chaque pagazi survivant une gratification de 100 à 150 francs, proportionnée aux services rendus. En même temps, ayant appris qu'un opulent négociant de Bombay, nommé Djaffar Tarya, détenait une somme de 265 000 francs en or, due pour ivoire à Tippou Tib, je la frappai d'opposition, en attendant qu'un tribunal anglais eût décidé si le Comité de l'expédition n'avait pas droit à des dommages-intérêts, jusqu'à concurrence de 250 000 francs.

Le 16 janvier j'arrivai au Caire, et le 25 je m'enfermai dans la villa Victoria, où je pris la plume pour écrire le récit de mon voyage. Mais je ne savais comment débiter. Ma main avait oublié sa dextérité, une longue désuétude m'avait fait perdre l'art de la composition. J'opposai une digue à la foule trop pressée des réminiscences; pages après pages échappèrent à ma réflexion laborieuse; tandis qu'un jour ma plume courait sur le papier à neuf feuillets par heure, d'autres fois elle n'arrivait qu'à une centaine de mots. Enfin, après cinquante jours de travail acharné, et obéissant

à une impulsion irrésistible, j'arrivai au terme, excédé de fatigue.

Et maintenant, adieu pacha, adieu Casati! Après avoir lu ces pages, vous saurez mieux ce qu'il a coûté de vies et de souffrances pour vous sauver. Pour ce qui me concerne, je ne regrette rien. Ce que j'ai donné, je l'ai donné librement, et avec la plus entière bonne volonté, et les autres en ont fait autant!

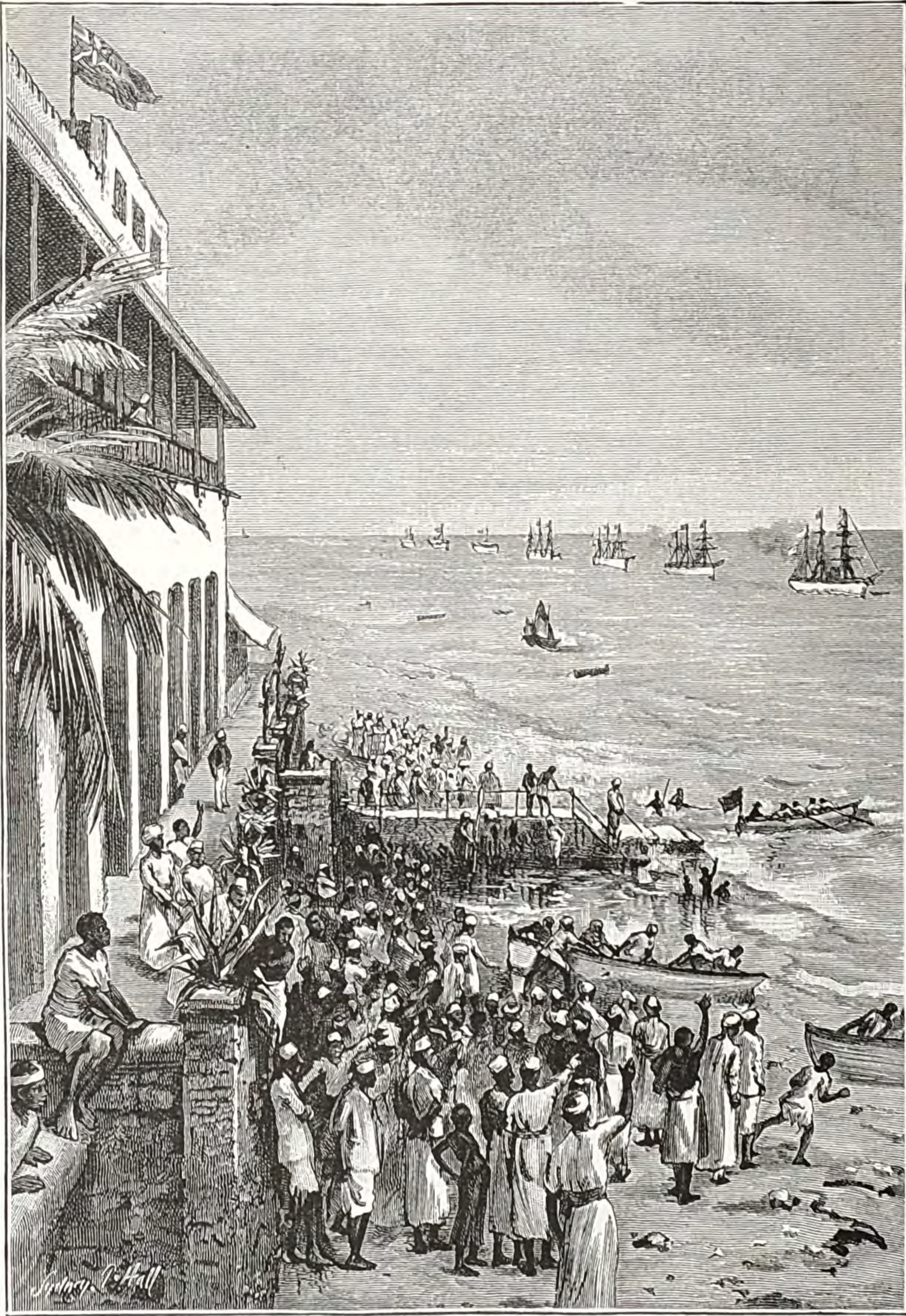
Messieurs du Comité, adieu! Trois ans ont passé depuis que votre bienveillance nous enrôla pour aller au secours de gens faibles et en détresse. Nous avons rapatrié 260 individus et mis 150 autres en sûreté.

Et vous, camarades, adieu! Puissent des honneurs autant que vous en méritez pleuvoir sur vos têtes! Je vous recommande aux sympathies de vos compatriotes! Si jamais personne venait à mettre en doute votre virilité, votre loyauté, votre vaillance, ces pages témoignent de la noble fortitude avec laquelle vous avez traversé une épreuve dont rien, je pense, n'égale jamais

la tristesse et le désespoir. Adieu, Stairs, Jephson, Nelson et Parke : à vous aussi, Bonny, à vous tous une bonne et longue vie.

Gloire à Dieu, au siècle des siècles, *amen!*

Extrait de la traduction de *In Darkest Africa*,
par H. JACOTTET.



L'expédition retournant à Zanzibar. — Gravure tirée de l'édition anglaise.